REDACTION
49 Avenue Howard,
Edmonton
Ce journal est publié tous les jeudis par la "Compagnie de Publication du Courrier de l'Ouest, Ltée."
Abonnement annuel:
Canada. $1.00
Etats-Unis 1.50
Europe . . . . 10 frs.

LE COURRIER DE L'OUEST

TARIF DE LA PUBLICITE
Toutes les communications concernant la publicité et la rédaction doivent être adressées
Boîte postale 98. Tél. 1675
Edmonton
Les taux d'insertion d'annonces sont envoyés sur demande.

NUMERO 37. LE COURRIER DE L'OUEST, JEUDI, 19 JUIN, 1913. FONDE EN 1905.

CAUSERIE POLITIQUE

SIGNIFIFCATIF

11 Juin, 1913.

Il y a eu, lundi dernier huit jours, le 2 du courant, des élections partielles dans les comtés de Nicolet et de Dorchester, province de Québec, aux fins de remplir deux vides récemment créés dans le contigent législatif de la chambre d'assemblée.

Résultat: deux victoires signalées pour le parti des patriotes, en même temps que deux déceptions chez les torys Québecquois.

* * *

L'élection de Nicolet n'offre guère plus qu'un intérêt local.

Les deux adversaires, bons libéraux, se réclamaient également de la politique large et bienfaisante du gouvernement Gouin. L'un, M. Trahan, était cependant le choix d'une convention régulière, ce qui sans doute lui a valu sa belle majorité de 887.

Entre ces deux francs libéraux les petits torys bleus de Québec, frères siamois des gros torys jaunes de l'Ontario, aurait bien désiré voir se faufiler un homme de leur couleur. Ils attendirent, ils espérèrent jusqu'à la dernière heure; puis... enfin, perdant courage, ils ajournèrent leur beau projet pour la semaine des trois jeudis.

Bien leur en prit. Après avoir flairé aux quatre vents, ils avaient découvert d'instinct que leur candidat manqué loin de pouvoir se glisser entre les deux adversaires libéraux, aurait couru la plus belle chance de perdre son dépot et ne retenir que le bout de la queue dans le cortège.

Quant à la victoire libérale de Dorchester, non moins importante au point de vue provincial, sa portée significative s'étend bien au-delà des limites de la province. C'est que Dorchester est une "constituance" à pluralité conservatrice, du moins par le passé.

C'est que Dorchester, le 21 septembre, 1911, avait rejeté un candidat patriote pour lui préférer, par une belle majorité, un certain Albert Sévigny, candidat indépendant-nationaliste, autonomiste, et anti-impérialiste à tout crin. Or le lendemain matin, le 22 septembre, on a pu voir que Sévigny, pendant la nuit, avait déjà retourné son capot et jeté son masque aux orties.

Il était redevenu ostensiblement ce qu'il avait toujours été réellement, un impérialiste à toute éreinte, un anti-nationaliste, un anti-autonomiste authentique, c'est-à-dire un tory, mais un tory de la variété bleu, mouchetée de jaune: un fidèle marche-par-derrière-Sproule-et-Sam-Hughes.

Il n'y a certainement pas lieu à une intervention fédérale dans un conflit électoral où il ne devrait être question que de politique locale. Cette doctrine s'étalait alors en grosse lettres dans les colonnes de "l'Evénement," organe français des torys bleus, qui criait bien haut: "La politique fédérale n'a rien à voir dans les élections provinciales."

Cependant, à peine la lutte engagée, l'on vit passer un pélerinage, composé de vertueuses gens, qui se dirigeait pieusement vers le sanctuaire de Bob Rogers, à Ottawa. En tête marchait Tellier, chef du parti provincial tory bleu, suivi de Renaud, de Milton Macdonald, de Charlot Beaubien, de Patenaude, etc.

Ils venaient implorer l'intercession du saint homme et la grâce indispensable à l'operation de ces grands miracles qui avaient déjà édifié le peuple, tout en illustrant certains lieux favorisés comme, par exemple, les comtés de Macdonald, de Gimli, et d'Antigonish.

L'un des organisateurs torys de l'arène fédérale ne disait-il pas à cette occasion: "Nous remporterons Dorchester, fallût-il pour cela dépenser $50,000.00 à la sanctification du peuple.

* * *

C'est ainsi que les pélerins s'en revinrent exaucés, emportant avec eux le bagage aux arguments propres à la convention des électeurs peut-être un peu trop endurcis dans le mal: 1. Argument solides sous l'espèce de pièces sonnantes; 2. Arguments liquides à être partout expédiés dans des caisses se disant boites a savon "Comfort;" 3. Arguments alléchants sous forme de promesses séductrices, promesses de places, promesses de patronage et de travaux publics, promesses de toutes sortes; 4. Arguments sournois du poing fermé, menace et intimidation; 5. Arguments patriotiques dans la personne du sieur Albert Sevigny lui-même, délégué apostolique de Bob Rogers, et chargé des bénédictions de Louis Philippe Pelletier, cet éminent patriote CADENADIEN.

Sévigny prit alors la direction générale de la lutte, et aussi, le commandement des milices: cabaleurs, frupeurs et discoureurs battant la campagne, mais bien payés surtout.

Tout cela fit que la discussion porta trop pesamment sur la politique fédérale—la politique locale plus ou moins reléguée au second plan.

Cette erreur, le parti tory bleu n'a pas tardé à l'expier cruellement par une défaite inattendue et désastreuse.

Dorchester étant une fortresse conservatrice, le candidat libéral ne pouvait guère s'attendre à triompher, si la lutte eut été confinée aux seules questions locales. Le seul profit que les torys puissent retirer de cette bataille qui leur a coûté cher, tant en argent qu'en whisky, c'est qu'un homme averti en vaut deux.

Ils savent à quoi s'en tenir maintenant. Les exhibitions patriotiques de nationalisme, d'autonomisme et de castorisme sont plutôt dommageables, à l'avenir. Le peuple désabusé en a eu assez de ces exploitations quasi sacrilèges.

Quant à Sévigny, les électeurs de Dorchester lui ont signifié son congé. Il a reçu sa feuille de route, par anticipation.

ANTONIO.

A TRAVERS L'OUEST

Les pluies récentes en Alberta ont fait faire des progrès énormes à la végétation.

Les céréales sont actuellement aussi avancées qu'elles l'étaient l'an dernier au 1er juillet; pour peu que la température se maintienne favorable pendant deux mois la moisson sera la meilleure que l'on ait encore jamais eue.

La région environnant Moose Jaw a été très éprouvée par un cyclone lundi. Plusieurs maisons ont été détruites à Ernfold; les camps des ouvriers occupés à doubler la voie du C. P. R. ont été enlevés. Tous les fils téléphoniques ont rompus.

Dans certains endroits du Manitoba le blé mesure quinze pouces de hauteur.

MM. Foley, Welsh & Stewart viennent d'obtenir du C. P. R. l'entreprise de la construction d'un tunnel de 5 milles de long à travers les montagnes Selkirk, en Colombie Britannique.

Le district de Kootenay en Colombie Britannique a produit depuis le 1er janvier 1,143,401 tonnes de minerai de fer.

Le vieux fort construit par la Compagnie de la Baie d'Hudson à Winnipeg en 1832 vient d'être acheté par l'Automobile Club pour servir de "Country Club."

L'hon. Robert Rogers, ministre de l'Intérieur, viendra dans l'Ouest vers la fin du mois pour faire les derniers arrangements relatifs à la construction d'élévateurs centraux à Moose Jaw, Saskatoon, Calgary et Vancouver.

Les naissances à Calgary ont augmenté, en un an, de 65 pour cent, et les mariages de 34 pour cent. La mortalité n'a augmenté durant le même laps de temps que de 26 pour cent.

	Mai 1912	Mai 1913
Mariages.	88	118
Naissances	131	215
Décès	74	95

Sa Grandeur Mgr. Pascal vient d'approuver les plans d'un collège catholique qui sera construit à Saskatoon et affilié à l'Université de Saskatchewan.

Deuxième Convention Annuelle du Parler Français en Alberta

PLUS DE HUIT CENTS DELEGUES VENUS DE TOUS LES POINTS DE LA PROVINCE PRENNENT PART AU GRAND RALLIEMENT DES 10, 11 ET 12 JUIN

MM. Henri Bourassa, le baron A. d'Aubigny et Amédée Denault prononcent des discours qui soulevent l'enthousiasme de la foule

Bien que nous n'ayons pas encore le recul nécessaire pour juger des résultats de la Deuxième Convention Annuelle du Parler Français en Alberta, il nous est néanmoins permis de dire dès à présent que son succès a dépassé toutes les prévisions.

L'intérêt que suscita, l'an dernier, la première convention, prouva clairement que ses organisateurs avaient, par leur initiative répondu à un désir unanime de la population française d'Alberta.

L'accueil enthousiaste, que 800 délégués ont fait à la convention de 1913, confirme pleinement cette impression; et l'on peut aujourd'hui, affirmer hardiment que les conventions provinciales annuelles du Parler Français sont désormais, en Alberta, une fondation permanente.

Ainsi se trouve comblée une lacune existant dans notre vie nationale depuis que les Canadiens de langue française sont devenus, en Alberta, un groupe suffisamment nombreux pour qu'ils soient en droit d'émettre certains prétentions justes et rationnelles.

Nos conventions provinciales, tenues à époque fixe, serviront de porte-parole à nos revendications; en nous ralliant autour du même idéal elles apaiseront les différents d'ordre secondaire qui pourraient s'élever dans nos rangs et l'union sans cesse renouvelée et fortifiée sera un appoint précieux pour le succès des luttes que coude à coude nous aurons à soutenir.

Dans le domaine pratique ces conventions constitueront des temps d'arrêt pendant lesquels il nous sera possible de jeter un coup d'oeil sur nos rangs et de constater dans quelle proportion ils s'accroissent; nous serons ainsi fixés constamment sur les progrès accomplis par la cause française dans l'ouest.

Nous nous proposons de publier dans nos colonnes tous les documents se rattachant à la convention de cette année, on pourra ainsi, se faire aisément une idée d'ensemble des travaux accomplis au cours de ces trois journées de ralliement provincial.

Dans son discours d'ouverture l'hon. P. Ed. Lessard a fait connaître que le désir du comité organisateur est d'inviter chaque année un ou plusieurs invités de marque à venir prendre la parole aux séances publiques de la convention. Nous ne saurions trop féliciter les membres du comité de cette excellente initiative.

La présence d'invités de renom offre certainement une attraction puissante pour nos compatriotes qui, loin de tout centre intellectuel français, éprouvent une grande joie chaque fois qu'il leur est donné d'entendre et d'applaudir l'expression de l'éloquence maternelle.

A cette satisfaction et à cette fierté, pour ainsi dire nationales, se joint en eux une profonde impression de solidarité et de sécurité. Ils sont sûrs désormais, quoiqu'Il arrive, d'être efficacement défendus contre les attaques possibles infligées à leurs traditions, à leur expansion, à leur vie sociale tout entière; et ce sera là une des causes les plus légitimes de la popularité sans cesse grandissantes de nos conventions annuelles.

Il serait aussi puéril que maladroit de nier que la présence à la convention du chef nationaliste, M. Henri Bourassa n'ait pas constitué l'événement le plus marquant de cette manifestation française.

En invitant le directeur du "Devoir" à venir prendre la parole à Edmonton les membres du comité organisateur de la convention s'étaient mis au-dessus des mesquineries des questions politiques et ils firent preuve d'une largeur de vues qui les honore.

Aujourd'hui que la convention est déjà chose du passé, il n'est personne parmi les nôtres, à Edmonton et dans la région, qui ne sache gré aux organisateurs de lui avoir procuré l'occasion d'entendre la parole, vibrante comme un appel de clairon, de celui que les plus enragés impérialistes regardent aux-mêmes comme un patriote sincère.

Ceux qui avaient escompté ou appréhendé, assez légèrement avouons-le une harangue passionnée de politicien, ont été complètement déçus.

M. Bourassa, avec une égale maitrise de son tempérament et de sa langue, a su admirablement exposer ses idées sur la colonisation de l'ouest et sur le parler français; et ces idées, nous ne craignons pas d'en convenir, ont paru irréprochablement orthodoxes aux plus intransigeants des libéraux.

Bien que ne partageant pas les mêmes idées de doctrine politique que le chef nationaliste nous avons été heureux de constater que pendant son séjour parmi nous il représentait, dans toute son ample expression, la pensée française en Amérique; dans son discours il sut admirablement exprimer le sentiment national Canadien-français en ce qui concerne les traditions intellectuelles et artistiques de la France démocratique.

PREMIERE JOURNEE

C'est dans la vaste salle des fêtes de l'Ecole Séparée de la Troisième rue qu'ont eu lieu les différentes séances publiques et privées de la Deuxième Convention annuelle de Langue Française d'Alberta.

Environ sept cents personnes, parmi lesquelles se trouvaient un grand nombre de délégués, venus de tous les points de la province, assistaient à la séance d'ouverture.

A neuf heures, aux accents d'une marche jouée par l'orchestre, les membres du comité exécutif de l'association firent leur entrée dans la salle, accompagnant les invités d'honneur: Mgr. Legal, archevêque d'Edmonton; M. Henri Bourassa, M. Amédée Denault et M. le Baron Albert d'Aubigny. L'assistance, tout entière debout, acclama avec enthousiasme les distingués visiteurs qui furent conduits aux sièges réservés; puis les membres du bureau ayant pris place sur l'estrade, le président, l'Hon. P. Ed. Lessard, prononça le discours d'ouverture. Dans son adresse M. Lessard salua sa Grandeur Mgr. l'archevêque et le remercia de l'honneur qu'il daignait faire à la convention en venant assister aux séances; le président insista sur le fait que bien que Mgr. Langevin eut été retenu à St. Boniface, la deuxième convention n'en était pas moins honorée par la présence d'un archevêque, présence doublement chère, car cet archevêque n'est autre que notre bien-aimé pasteur dont l'élévation au trône archiépiscopal a rempli de joie tous les catholiques de langue française.

Le président souhaite ensuite la bienvenue à MM. Henri Bourassa, Amédée Denault, et le baron d'Aubigny; il évoque en termes délicats la visite qui nous fut faite l'an dernier par M. Etienne Lamy, élu depuis sécrétaire perpétuel de l'Académie Française.

L'hon. P. Ed. Lessard résume ensuite l'oeuvre accomplie par la convention de l'an dernier et il développe le programme des travaux de la convention de 1913, il insiste tout particulièrement sur les questions de l'instruction publique et de la colonisation.

Après lecture de son adresse le président invite Sa Grandeur Mgr. Legal, président d'honneur, à bien vouloir prendre la parole.

Mgr. l'archevêque fait rapidement l'historique de la religion catholique dans l'ouest, il montre de façon frappante quel rôle important les missionnaires et des religieuses de langue française ont joué dans l'établissement de la religion catholique dans l'ouest. Nous publions, dans une autre colonne de large extraits du discours de Sa Grandeur qui fut très applaudi.

Mgr. Legal insiste surtout sur l'importance qu'aura le nouveau collège des Jésuites au point de vue de l'enseignement classique de la langue francaise et il invite tous les parents à faire profiter leurs enfants de l'instruction française et anglaise solide et brillante que pourront leur inculquer les RR. PP. Jésuites, lorsque leur collège, actuellement en construction, ouvrira ses portes, c'est-à-dire à la rentrée prochaine.

Après le discours, attentivement écouté, de Sa Grandeur, la parole est donnée à M. L. A. Giroux qui prononce une courte allocution de bienvenue aux délégués et aux invités d'honneur.

Après un intermède musical, qui permet au public d'apprécier le talent de M. Laliberté, comme chanteur, et de M. Pépin, comme pianiste, le président invite M. Amédée Denault, délégué officiel du Congrès de Langue Française de Québec, à prendre la parole.

M. Denault prononce un magnifique discours, dont nous seront heureux de reproduire de larges extraits. En un style chatié l'orateur fait l'éloge de la langue française, puis il parle d'un mouvement gigantesque, entrepris par le comité permanent du Congrès de Québec, pour fédérer tous les groupes de langue française dans l'Amérique du nord.

M. Amédée Denault est l'objet d'une belle ovation lorsqu'il reprend son siège.

Avant la clôture de la première séance lecture est donnée de lettres d'excuses et de sympathie envoyées par NN. SS. Langevin, Pascal et Charlebois; par l'hon. Prendergast, l'hon. Prud'homme, le président des Artisans Canadiens-français, le journal "Le Droit," d'Ottawa, l'Association d'Education d'Ontario, etc.

La sortie s'effectue aux accents de "O Canada" chanté en choeur par toute la foule.

DEUXIEME JOURNEE

Ainsi que le dira plus tard M. Wilfrid Gariépy, la première journée ayant été la "Journée Denault," la deuxième journée sera la "Journée d'Aubigny," c'est en effet ce soir là que l'un des invités d'honneur, M. le Baron d'Aubigny, doit prendre la parole pour prononcer le discours annoncé au programme, comme "Message de France."

La foule est plus nombreuse que le premier soir et la salle a été envahie bien avant l'ouverture de la séance, lorsque les membres du bureau et les invités d'honneur font leur entrée dans la salle, il n'y a plus un siège libre.

Après le morceau d'ouverture joué par l'orchestre le président donne la parole à Mr. Emile Tessier.

M. E. Tessier, à qui a été confiée la tâche délicate de souhaiter la bienvenue aux dames, prononce une spirituelle allocution, qui devient émue lorsqu'il donne un souvenir aux femmes héroiques, venues dans l'ouest il y a vingt-cinq ans et qui, à ces heures difficiles de la fondation des nouvelles paroisses, relevèrent vaillamment le courage de leurs maris défaillants. C'est à ces femmes que nous devons l'implantation solide de nos familles Canadiennes-françaises dans le nord d'Alberta et c'est pourquoi nous devons saluer très bas ces héroines d'un devoir modeste autant que précieux.

Le charmant discours de M. Emile Tessier fut vivement applaudi.

Le R.P. Simard

Le R.P. Simard, avec son expérience profonde de la jeunesse catholique, adresse des conseils précieux aux jeunes gens canadiens-français. Rien n'est plus beau, s'écrie-t-il, qu'un jeune homme pieux et l'orateur développe de façon intéressante comment il importe de servir sa religion pour mieux défendre sa patrie, et il cite comme exemple Dollard des Ormeaux!

Le prêtre doit-il s'occuper de nationalité? Les uns disent non; eh bien, moi, je dis que le prêtre qui renie sa patrie est un renégat comme est apostat celui qui renie son Dieu.

C'est au clergé canadien qu'est dû l'acte de 1774 qui consacre l'indépendance du clergé britannique; ce fut le clergé canadien qui conserva le Canada à l'Angleterre, et qui mit fin a deux rébellions.

La province de Québec a fourni les neuf dixièmes du clergé catholique de l'Amérique du nord. C'est un droit imprescriptible à la reconnaissance du monde catholique de toutes les nationalités.

Le Rév. M. Normandeau, curé de Lamoureux, succède au R. P. Simard sur l'estrade. M. l'abbé Normandeau lit un fort intéressant travail sur la colonisation, qui est publié in-extenso dans le "Courrier de l'Ouest."

L'orateur fait l'historique de la colonisation dans le passé; il rappelle les efforts accomplis, pendant 10 ans, par M. l'abbé Morin, puis par M. l'abbé Ouellette et il rend hommage à la tâche accomplie par ces colonisateurs.

Aujourd'hui nous avons adopté comme moyen principal de propagande un bureau de colonisation. Si ce dernier n'est pas parfait, il est du moins perfectible et se sera l'oeuvre de la convention de 1913 de travailler à rendre plus efficace la création de la convention de 1912.

La propagande de colonisation est battue en brèche par l'insuffisance de renseignements et la jalousie, qui est notre défaut national, le bureau de colonisation d'Alberta, indépendant et bien renseigné peut remplir un rôle très utile.

L'orateur parle ensuite des moyens individuels à adopter et il décrit ce que doit être la colonisation de l'avenir.

"Message de France"

M. le baron Albert d'Aubigny, dont nous signalions il y a quelques semaines l'arrivée à Edmonton, est l'un des invités d'honneur de la convention, et le comité l'ayant invité à prononcer un discours à cette deuxième séance publique, M. d'Aubigny a bien voulu prendre pour sujet de sa causerie "La défense de la France actuelle" contre les erreurs que l'on entretient à son sujet à l'étranger.

M. le baron d'Aubigny fait tout d'abord une délicate allusion à M. Etienne Lamy, membre de l'Académie Française qui, dit-il, avait formé le projet de revenir au Canada cette année mais qui en a été empêché par son élection au secrétarial perpétuel de l'Académie Française. M. d'Aubigny se déclare absolument ravi d'avoir cédé aux instances de M. René Lemarchand en venant, cette année, visiter le Canada: dans ce pays neuf, aux ressources immenses, à l'avenir, si brillant, il a fait des constations qui l'on remplit de

Suite à la page 7

NOUVELLES DE PARTOUT

L'hon. A. G. MacKay se présente dans le Comté d'Athabasca

L'hon. A. G. MacKay, dont on n'a pas oublié la belle lutte au cours de la récente compagne électorale, se présente comme candidat à la députation dans le comté d'Athabasca. Il a été choisi en cette qualité par la convention libérale.

Ce comté étant franchement libéral, l'hon. MacKay est assuré de son élection.

Il serait appelé par l'hon. A. L. Sifton à remplacer dans le cabinet provincial, l'hon. M. Mackenzie, décédé il y a quelques semaines.

L'HON. C. R. MITCHELL EST ELU PAR ACCLAMATION

Une dépêche de Calgary nous informe que l'hon. C. R. Mitchell, ministre des travaux publics dans le gouvernement Sifton, vient d'être élu par acclamation, député de Bow River, en remplacement de M. Geo. Lane, démissionnaire.

L'hon. C. R. Mitchell avait été battu, par le candidat conservateur, dans le comté de Medicine Hat.

Henri Bourassa à Calgary

Calgary, 15.—M. Henri Bourassa a parlé, samedi, du mouvement nationaliste devant plus de 600 membres du Canadian Club. Le directeur du "Devoir" a reçu un chaleureux accueil et, contre toutes les prévisions, son discours a été très applaudi.

Le soir, M. Henri Bourassa a parlé en français devant un auditoire composé d'auditeurs de langue française.

L'IMMIGRATION BRITANNIQUE AU CANADA

Londres, 16 — Durant le mois d'avril 52,580 personnes ont émigré d'Angleterre; sur ce nombre 29,984 sont venues s'établir au Canada.

Durant les quatre premiers mois de l'année 1913, 133,350 émigrants sont partis d'Angleterre.

Voici la liste des divers pays où ces émigrants sont allés s'établir:

Canada	66,911
Australie.	23,432
Nouvelle-Zélande	4,881
Sud-Africain	3,366
Autres possessions britanniques	3,418
Etats-Unis	28,522
Autres pays étrangers. .	2,820
Total	133,350

NOUVELLES BREVES

On vient de découvrir un important gisement de gaz naturel à Wetaskiwin; le gaz a été atteint à 4187 pieds de profondeur.

M. Henri Bourassa vient dêtre condamné à payer $150 de dommages et intérêts à M. Robillard, directeur de la Patrie, de Montréal, qu'il avait traité de poltron.

Le bureau des statistiques d'Ottawa nous informe que la surface ensemencée en blé, cette année, au Canada est de 9,816,300 acres; soit de 57,000 acres supérieure à celle de l'an dernier.

La surface ensemencée en avoine est de 9,608,500 acres, soit 391,600 de plus que l'an dernier; l'orge couvre en 1913 une surface de 1,435,200 acres, soit une augmentation de 10,000 acres sur l'an dernier.

La baisse des valeurs sur le marché de Londres a causé au roi Georges une perte de $100,000.

Sir Ernest Shackelton annonce qu'il organise une nouvelle expédition au pôle Sud.

Le comte Zeppelin est allé aujourd'hui, 16, de Baden-Baden à Vienne, Autriche, à bord de l'un de ses dirigeables. La nacelle contenait 24 personnes. Le dirigeable a plané 20 minutes au-dessus de Vienne puis il est allé saluer l'empereur au château.

Les pluies récentes en Alberta ont fait faire des progrès énormes à la végétation.



Le Courrier de l'Ouest

49 Avenue Howard. Tel. 1675

EDMONTON ALTA.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Le Roi des Airs

Sur les joues du brave Lalanne, de grosses larmes d'émotion coulaient.

L'aviateur, cependant, décrivait une boucle immense.

Puis, revenu à son point de départ, juste au-dessus du groupe des assistants, il plana, tel un oiseau de proie démesuré et lumineux.

Les acclamations qui s'élevèrent il dut les entendre.

Albert Brabantin cria:

—C'est bien! c'est assez! Faites souffler les sirènes des autos pour le rappeler!

Mais Jean Bertrand, au signal convenu, loin de redescendre vers la terre, monta au contraire vers le ciel, d'une allure si rapide, qu'elle stupéfia son public. Il diminua, disparut, se perdit dans l'infini des nuages. Une seconde, on ne vit plus rien, et une anxiété atroce étreignit aussitôt tous les coeurs.

Mais presque immédiatement:

—Le voilà! cria le brave Lalanne.

—Le voilà! répétèrent les autres, avec un soulagement immense.

Et l'oiseau s'abattit comme la foudre jusqu'à une hauteur de cinquante mètres environ pour venir ensuite lentement et doucement se reposer enfin sur le sol.

Dans le tumulte qui suivit, Albert Brabantin s'élança vers Jean Bertrand, le saisit dans ses bras, le pressa sur son coeur, et on l'entendit s'écrier, d'une voix retentissante:

—Bravo! je suis content de toi! "mon fils!"

Ce fut le signal d'une explosion de cris et de bravos frénétiques. Tout le monde s'exclamait, riait et pleurait à la fois.

Les ouvriers du monoplan, se précipitant sur l'aviateur, l'enlevèrent sur leurs bras, et prétendirent le ramener de la sorte en triomphe à l'usine.

Mais l'Amiral dut modérer ces transports.

Réclamant le silence de sa voix brève de commandement, il se vit obligé de laisser transpirer son fatal secret.

—Si vous aimez votre camarade, et si vous ne détestez pas votre patron, s'écria-t-il, écoutez-moi! Vous tous qui m'entendez, je vous supplie de prêter attention à mes paroles. Oui, l'expérience que nous venons de tenter a réussi au gré de nos désirs. Mais il ne faut pas que personne le sache en ville, M. le général commandant le corps d'armée va porter lui-même son rapport au ministre; mais il faut qu'une commission technique militaire vienne examiner notre aéroplane, avant qu'il soit accepté définitivement et classé comme engin de guerre. Or, un traître a tâché de surprendre le secret de notre fabrication, au profit de qui? je l'ignore encore. Mais ce que je sais bien, c'est qu'il me faut garder jalousement mon oeuvre, tant qu'elle ne sera pas aux mains de l'autorité militaire. D'ici là, je vous en conjure tous, faisons le silence autour de notre aéroplane. Et s'il faut en parler, car toute la ville en parlera demain, disons que l'expérience a démontré les défauts de mon invention, et que nous avons mille retouches à faire!

Dans le silence profond qui suivit ce discours, le maire éleva la voix pour déclarer "qu'il n'y avait là que de braves gens, et que chacun se ferait un devoir de se conformer aux désirs légitimes de Brabantin."

Et, chose extraordinaire! il se trouva qu'il dit vrai, et que, non seulement parmi les camarades de l'Amiral, mais encore parmi les ouvriers et les chauffeurs, il n'y eut personne d'assez indélicat et indiscret pour tromper la confiance de cet honnête homme.

Cependant, Mme Brabantin proposait aux différentes personnalités présentes de venir se réchauffer un instant chez elle. Ces Messieurs demandèrent le héros de la fête; mais Jean Bertrand tombait de lassitude, et, se déroba, sous prétexte de rentrer l'aéroplane à l'usine, et de le confier lui-même aux agents de la police qui continuèrent à le garder.

Ces dames reconduisirent donc le P. Mathias, et regagnèrent ensuite la rue Saint-André, où leurs invités les attendaient déjà.

L'animation était grande.

L'Amiral, debout devant la cheminée, selon sa coutume, écoutait les autres, plus qu'il ne parlait lui-même. En ce moment, la joie du récent triomphe reléguait au second plan, pour lui, les craintes pourtant justifiées de l'avenir.

A ses côtés, le préfet et le gouverneur discutaient les avantages respectifs du monoplan et du biplan.

Le général en chef, plus loin, expliquait longuement au maire le système compliqué des commissions techniques.

—Je crains, disait-il, que cela ne retarde beaucoup l'adoption officielle de la merveilleuse invention de notre ami.

Et il citait l'exemple récent du concours de fourgons. Les commissaires de l'Automobile-Club ont mis trois jours à classer les voitures, et ceux du ministère trois semaines!

—C'est dommage! dit le maire de Lille.

—Oui, parce que pendant ce temps-là...

Le général n'acheva point sa pensée, et regarda anxieusement leur hôte.

Mais Brabantin répondit tranquillement:

—Ne vous tracassez pas. Je ne suis plus inquiet. J'ai pris des mesures efficaces pour que la trahison dont j'ai été la victime ne puisse profiter à personne. D'ailleurs, je connais le traître, et je l'ai sous la main. C'est un être sans consistance. Nous le ferons parler, et nous saurons facilement le fin mot de l'énigme.

On n'en dit pas davantage.

Melle Brabantin servait le punch brûlant.

—Avouez, lui demanda le maire, qui la connaissait depuis son enfance, avouez que vous aviez hâte de voir redescendre des nuages le merveilleux monoplan de votre père?

—Je l'avoue, répliqua-t-elle rougissante; mais j'aurai moins peur maintenant, parce que je connais mieux l'adresse du pilote et la perfection de la machine.

—Oseriez-vous bien monter avec votre cousin?

—Je ne craindrais rien avec lui!

—Vous avez dit, je crois, Monsieur Brabantin, s'enquit le préfet, que votre aéroplane pouvait enlever trois personnes ensemble?

—Très facilement! répondit l'Amiral. Et sa vitesse n'en serait qu'accrue. Et cela ne l'empêcherait pas de voler plusieurs heures de suite.

—Mais, demanda le chef d'état-major, l'aéroplane pourrait-il "embarquer" des armes et des munitions pour les soldats qui le monteraient?

—On pourrait, dit Brabantin, y adopter une sorte de petit canon spécial, ou plutôt de "jetteur" de bombes.

—Comme dans le fameux livre anglais: "Le Maître de la Terre?"

—Absolument!

Le gouverneur dit lentement:

—Il est bien à craindre, en effet, que la perfection d'un aussi formidable engin de guerre ait éveillé les convoitises de l'étranger!

Un silence tomba et l'on n'entendit plus que le grésillement de la flamme d'alcool sous le samovar d'argent.

XI

Jean Bertrand, littéralement anéanti de fatigue, dormait encore comme un loir dans sa chambrette du "Faisan d'or," le lendemain, dimanche, à 9 heures du matin, quand son camarade Lalanne vint le réveiller brutalement, en frappant à sa porte.

—Hé! M'sieur Jean! cria-t-il. Hé! M'sieur Jean!

L'aviateur, engourdi, se leva sans entrain pour ouvrir sa porte au fidèle compagnon de ses travaux, tout en ronchonnant:

—Qu'est-ce qu'il y a donc de cassé, encore?

Lalanne entra, en se frottant les mains, dans la chambre.

—Rien du tout de cassé, dit-il joyeusement. Bien au contraire. On ne s'est quasiment pas couché, nous autres! Le grand Benoît, du monoplan, qui est marié, nous a emmenés chez lui, à la Madeleine, et la bonne femme nous a servi un fricot, je ne vous dis que ça! Ce qu'on a bu à votre santé, M'sieu Jean, vous pouvez le croire! Même que le petit Roger, Benoît l'a gardé près de lui, crainte qu'il ne raconte des bêtises au monde. Mais c'est pas tout ça que je venais vous dire. Je pars en expédition, M'sieu Jean. Des fois que vous ne me verriez pas revenir, vous m'feriez chercher par la police, au numéro 212 de la rue du Vieux-Marché-aux-Moutons.

Jean, qui s'habillait avec lenteur, s'arrêta tout à fait et regarda l'homme en face, craignant qu'il ne fût encore sous l'influence des réjouissances multipliées de la nuit.

Lalanne se mit à rire.

—Vous me croyez un peu "parti!" s'écria-t-il. Vous vous trompez, camarade! Et la preuve, c'est que j'ai déjà été à la messe à la paroisse, et que j'ai mangé de la soupe à l'oignon en rentrant. Non, non, je ne suis pas du tout "parti!"

Jean, la tête plongée dans sa cuvette, se débarbouillait à grande eau. Quand il fut en état de parler, il demanda:

—Peut-on savoir le but d'une si périlleuse expédition, Lalanne?

—Oh! je n'y vois pas d'inconvénient. Je m'en vais tout bonnement fouiller la maison où s'introduisait, l'autre soir, un certain Monsieur que je soupçonne d'avoir fait du malpropre.

Jean était devenu très grave.

—Etes-vous autorisé à marcher par le patron? questionna-t-il.

—Je suis autorisé par la dame du patron, retifia loyalement le contremaître.

—Etes-vous armé?

—J'ai mon couteau à virole et mon coup de poing.

—Méfiez-vous, Lalanne!

—Oh! je n'ai pas peur!

—Je le sais, déclara Jean; mais je regrette néanmoins de vous voir partir tout seul. Si je pouvais vous accompagner!

—Ah bien! par exemple, ah bien! connu comme vous l'êtes en ville, M'sieu Jean, ça ne se peut pas! Tandis que moi, un pauvre bougre, est-ce qu'on sait seulement que j'existe! moi, je passe inaperçu, je n'attire l'attention de personne, allez!

Il rit encore et se dirigea vers la porte.

Jean l'arrêta au passage.

—Combien de temps vous faut-il pour aller à la rue du Vieux-Marché-aux-Moutons et en revenir?

—Ah! dame, je ne peux pas vous dire. Ça dépend de l' "ouvrage" que je trouverai là-bas! Mettez une heure et demie à peu près.

Jean dit, résolument:

—Ecoutez, ça me tracasse. Je veux en avoir le coeur net le plus tôt possible. Aussitôt l'affaire faite, venez me rejoindre à Saint-Sauveur. Vous me trouverez contre le dernier pilier, à gauche, en entrant. Est-ce convenu?

—C'est convenu! répliqua Lalanne.

Les deux hommes se serrèrent la main, et le contremaître partit d'un pas allègre, en fredonnant une chansonnette entre ses dents.

Il y a un long trajet entre la rue Saint-Sébastien et la rue du Marché-aux-Moutons. Par cette belle matinée ensoleillée de dimanche, où le brouillard semblait s'être dissipé par enchantement, Lalanne rencontra une foule parée et compacte, des cars chargés de monde, des autos filant à grande allure vers la campagne. Mais il ne vit rien de tout cela, suivant son chemin tout droit, totalement absorbé par ses pensée.

Au tournant d'une rue, un homme qu'il n'apercevait pas l'arrêta brusquement, en le saisissant par les épaules. Le contremaître, effaré, eut un mouvement de recul, Puis tous deux éclatèrent de rire. Cet homme était un ancien camarad de Lalanne, actuellement ouvrier électricien dans une usine, à Croix-Wasquehal.

—On raconte qu'il va y avoir du nouveau chez vous, dit cet homme. Je voudrais voir ça, moi. C'est-y vrai que ton patron va lancer un aéroplane sur la Grand'Place?

—Ma foi, répondit Lalanne, on en causait ces jours-ci chez nous. Mais paraît que la machine n'est pas encore au point. — Ils l'ont essayée de nuit, tu comprends, avant que de la montrer au monde. Ça ira bien, mais faut que ça soit réglé, quoi!

—C'est pas pour tantôt, alors?

—Ah! mais non!

—Dommage! fit l'homme en s'en allant, y en avait tant qui se réjouissaient de voir ça!

Lalanne, enchanté, poursuivit sa route. Il se disait:

"En voilà un qui va causer de l'aéroplane. Il n'a pas sa langue dans sa poche, le gaillard! Il va en raconter de toutes les manières. Ça va bien!"

Ayant atteint la rue du Vieux-Marché-aux-Moutons, il modéra son allure en quête d'occasions avantageuses, car cette rue pullule de boutiques de bric-à-brac.

Il avait eu soin de prendre le trottoir opposé à celui de la maison qu'il cherchait, afin de pouvoir examiner cette maison plus à son aise.

Il observa qu'elle comportait trois étages au-dessus du rez-de-chaussée, avec deux fenêtres seulement à chaque étage. Au rez-de-chaussée, à côté de la porte d'entrée de la maison, se trouvait une sorte de boutique, sans aucune espèce de devanture, à laquelle on ne pouvait accéder que par le couloir commun de l'immeuble. A vrai dire, cette boutique se révélait seulement à l'extérieur, par une fenêtre beaucoup plus large que les autres, et au travers de laquelle on apercevait une quantité de vieilles nippes, extrêmement usagées, pendues par grappes et couvertes de poussière. Sur les vitres de cette fenêtre, une inscription en lettres jaunes renseignait le public sur la propriétaire de ces défroques:

DÉBORAH LEVY
VENTE ET ACHAT

Lalanne, considérant ces vieilles "frusques", réfléchissait.

"J'ai belle d'entrer là, se disait-il, j'ai bien la tête d'une pratique de "chand d'habits". Oui, mais voilà: cette bonne femme, elle reste au rez-de-chaussée de la boîte. Des fois qu'elle me verrait monter ensuite, et qu'elle avertirait les autres!"

Sur cette considération judicieuse, le contremaître décida, au contraire, de débuter, dans ses recherches par le faîte de la maison.

Il s'engagea donc résolument dans l' "allée" fétide et obscure, où coulait un ruisseau dont les émanations saisissaient à la gorge. Au bout de cette "allée," à tâtons, il trouva la rampe graisseuse d'un de ces escaliers dits "en colimaçon" qui ont la propriété de donner le vertige aux plus solides.

Etant parvenu au premier étage, il lut en passant la pancarte de Salomon Bloch, mais ne s'arrêta point, et continua son ascension.

Au second étage, il n'y avait qu'un seul mot, écrit à la plume sur un mauvais bout de papier collé:

FRANCFORT.

Pas d'indications de métier ni de profession.

Au troisième étage, une carte de visite, lithographiée, et soigneusement fixée sur la porte au moyen de quatre "punaises", était bien autrement explicite:

AZOR AARON
Sacrificateur

L'escalier finissait là. Le contremaître s'arrêta une minute. De l'autre côté de la porte, on entendait courir et se disputer une troupe d'enfants. Lalanne jugea le milieu bruyant peu favorable à une conspiration: mais il ne s'était pas donné la peine de monter jusque-là pour ne pas faire une tentative quelconque. Il sonna.

Ce fut aussitôt une galopade effrénée, des cris, des battements de porte. Puis une personne plus lourde accourut précipitamment, déverrouilla la porte, et le contremaître se trouva en présence d'une Juive entre deux âges, portant la perruque réglementaire et un peignoir de pilou, d'une de ces teintes neutres si favorables à la dissimulation des taches. Elle avait l'air effaré; elle demanda du ton le plus nasillard:

—C'est pourquoi faire?

—C'est pour vendre une montre... commença le contremaître, d'un air embarrassé.

—En dessous, chez le voisin, au premier étage! riposta aigrement la femme, en repoussant la porte.

Mais Lalanne arrêta le mouvement.

—On m'avait dit tout en haut! insista-t-il.

—Puisque je vous répète que c'est en dessous! glapit-elle furieuse. Il y a une pancarte sur la porte du marchand. Est-ce que vous ne savez pas lire?

Au bruit de la discussion, la progéniture du sacrificateur se rapprochait en tapinois de l'entrée. Le contremaître aperçut une demi-douzaine de têtes noires, éveillées et curieuses. Il pensa:

"Ce n'est pas ici!"

Et il battit prestement en retraite.

A l'étage inférieur, la porte du dénommé Francfort l'attirait singulièrement. Il marqua un temps d'arrêt. Mais Mme Azor Aaron, penchée sur la rampe, au-dessus de sa tête, lui cria d'une voix aiguë:

—C'est pas là, c'est au premier!

Il dut descendre encore et eut le plaisir d'entendre, cette fois, l'obligeante épouse du sacrificateur lui jeter de son ton pinchard:

—C'est la! c'est bien la! sonnez!

Un pas traînant se rapprocha. Salomon Bloch apparut, dans sa redingote crasseuse, les lunettes sur le nez, sa tabatière entre ses doigts crochus.

—Pardon, faites excuses, Monsieur, dit poliment le contremaître en ôtant sa casquette, c'est rapport à une montre.

Et il manoeuvra de façon à s'introduire dans l'antichambre.

—Une montre! répéta le Juif d'un ton sec. Vous voulez acheter une montre?

—Pardon, Monsieur, je voudrais en vendre une au contraire, attendu que j'ai besoin d'argent.

Salomon secoua la tête.

—Je n'achète que de très belles montres, et des montres très anciennes.

—Ah! bien! s'écria le contremaître, nous ferons affaire, alors, car la mienne n'est pas neuve!

Et le brave homme sortit de son gousset une grande patraque, en argent, datant du règne de Louis-Philippe, et ne présentant aucun intérêt d'aucune sorte.

L'ouvrier, se mordant les lèvres pour ne pas rire, s'efforçait de prendre l'air le plus navré du monde.

—Comment! comment! vous ne la trouvez pas belle, ma montre, la montre de mon bisaïeul? Ah! par exemple! moi qui comptais en tirer au moins un louis!

Salomon ricana méchamment:

—Pas un liard! pas un rouge liard pour moi! Ce n'est que de la pacotille, votre sale toquante, et de la pacotille démodée encore! Si vous n'avez pas autre chose à m'offrir, mon gaillard, vous feriez aussi bien d'aller voir dehors si j'y suis!

Mais le contremaître n'était pas pressé de partir, et, par-dessus la tête hirsute du juif, il regardait obstinément une porte fermée, derrière laquelle il devinait un mystère. Salomon s'aperçut de la persistance de ce regard investigateur. Il poussa rudement l'homme, toujours immobile et debout devant lui, sa vieille montre en main.

—Allons, sapristi! cria-t-il, en colère, faut-il appeler les gendarmes pour vous mettre à la porte de chez les gens?

Pour le coup, Lalanne éclata de rire:

—Les gendarmes! Oh! là là! c'est trop drôle!

Et, sans plus de résistance, il gagna l'escalier.

Salomon Bloch, derrière lui, verrouilla précipitamment son domicile.

Le contremaître avait déjà descendu quatre ou cinq marches. S'étant assuré que le juif avait bien véritablement fermé sa porte, il remonta aussitôt et gravit l'étage supérieur, pour s'assurer de ce qui se cachait sous le laconisme de cette courte étiquette: "Francfort." Il s'apprêtait à sonner là, quand il vit avec stupeur que ce logement ne comportait pas de sonnette. Ayant examiné plus attentivement la porte, il découvrit qu'une petite toile d'araignée s'étendait dans l'angle, du côté où elle aurait dû s'ouvrir, si elle s'était ouverte. Il étudia la serrure, et constata qu'elle était fermée de l'intérieur, la clé s'y trouvant engagée de telle sorte, qu'elle bouchait complètement le trou. Il écouta longuement, l'oreille collée contre le bois de la porte. Mais il lui fut impossible de percevoir le plus léger son à l'intérieur.

Jamais la curiosité du brave garçon n'avait été surexcitée à pareil point. Il comprit cependant qu'il ne pouvait pas rester là, et il se mit en devoir de redescendre lentement l'escalier de cette singulière maison.

Se trouvant de nouveau dans l'allée infecte, il distingua un bruit de voix dans l'échoppe de Déborah Lévy, et pensa qu'il serait peut-être à propos d'explorer encore le repaire de cette fille d'Israël. Il entra donc.

Une pauvre femme, une ouvrière pâle et décharnée, qui n'était certes pas une Juive, marchandait péniblement un triste jupon de laine effiloché.

La grosse Déborah, en face d'elle, replète et rougeaude avec son "tour" crépu et son nez en bec de corbin, défendait âprement sa marchandise.

A SUIVRE

ON DEMANDE un instituteur ou une institutrice pour l'école Belle Vallée; doit être de religion catholique romaine et doit posséder les deux langues et avoir diplome pour Alberta; entrée en fonctions le 1er août. S'adresser à M. Norbert Noël, secrétaire, Rivière-qui-Barre, Alta.

Chronique

REVERIES

Dans le crépuscule attendri par le palpitant réveil des étoiles, notre voiture nous menait rapidement vers le faubourg un peu éloigné où j'allais visiter une amie. Silencieux et souple; docile et puissant, le moteur dévidait sans effort son régime de régularité scandée, et le battement assourdi des soupapes semblait d'un coeur ardent sous un pourpoint de velours. Un tramway nous dépassa, qui glissait dans la nuit bleue sur un lit d'étincelles... Aux portes des maisons espacées s'immobilisait un peuple las, en bras de chemise. Les pipes des hommes mettaient dans la pénombre que nulle électricité ne violentait encore, de minuscules et chaudes lueurs ennuagées de paisibles volutes blanches. La ville derrière nous s'effacait, déjà lointaine, les habitations se faisaient rares, le bois sombre et vert reprenait de plus en plus son encien empire. Pourtant, je ne me lassais pas de m'émerveiller: il y a quelques mois à pein, une lande triste régnait sur ces vastes étendues où grelottait l'hiver; et maintenant, vingt quartiers nouveaux avaient miraculeusement surgi, traçant sur le sol vierge leur damier d'avenues. La main hâtive d'hommes industrieux avait pratiqué à travers le fol enchevêtrement des branches des saignées vives par où déjà s'écoulait la vie; elle avait habilement marqué les carrés, allotti les sphères d'action, indiqué à grands traits les rôles, tout préparé pour l'inquiétante partie dont le prix serait l'aisance et la richesse. Oui, inquiétante, pensais-je, un peu oppressée; cette partie n'était-elle pas terrible dont l'audacieuse stratégie des hommes d'affaires masquait de si savante façon les aléas? Mais l'auto, virant de court vers l'occident clair, soudain nous arracha à nos songes en nous révélant un horizon inattendu et charmant. Toute une rangée de maisonnettes coquettes et fraîches, égayées de couleurs crues, s'alignait le long d'un trottoir de bois. Le large boulevard qu'elles bordaient d'un seul côté était parcouru de brumes légères qui s'étendaient très loin, ensevelissant les arbustes, noyant la campagne.

...Et, les yeux clos, j'eus l'impression d'une plage méditerranéenne vue autrefois, un soir pâle de septembre — vision troublante où mille souvenirs venaient tressaillir, pour ressusciter un peu du passé.

* * *

Les flots gris... Il fait presque nuit... Entendez-vous la plainte du large? Donnez-moi votre main... j'ai peur comme un petit enfant... Nos pas font grincer les galets dans leur lit de sable. L'air est lourd... Un éclair a déchiré l'horizon des îles... N'est-ce pas le vent qui hurle au seuil des falaises? Il y a de l'effroi dans le vol rapproché des mouettes... Il y a dans les âmes l'incertaine douleur de ne s'être point exprimées. Je vois des ombres qui se rapprochent... Hâtons-nous vers les cabines où naguère se pressaient la foule barolée des baigneurs courant vers l'eau!... Cette sirène qui a mugi, venue de quelque navire-fantôme, comment ne met-elle pas un frisson sur notre épiderme?

J'ai peine à distinguer votre profil auprès du mien... Votre ombre projetée protège mon ombre, et sur la grève blanchissante nos silhouettes se confondent... Une goélette affolée fuit vers le port à tire d'ailes, un goéland vertigineux file, des noeuds et des noeuds, sur la crête brisée des vagues. C'est le grand orgue qui vient... Il s'amoncelle, il roule de la haute mer en tourbillons d'épouvante... Hâtons-nous, courons, fuyons vers quelque abri devant l'horrible tempête! Cette fois, comme un terrible coup de tonnerre morcelait les échos éperdus, du côté de la ligne multicolore des cabines vous m'entraînez plus vite. Déjà l'orage déchaîné écrasait sur le sol de larges gouttes de pluie. — Mais nous arrivions: quelques pas encore et l'une de ces frêles maisonnettes de sapin nous offrait son refuge.

Vous souvenez-vous? Le bois neuf sentait bon, battu de pluie et fouetté par la brise du large; des espadrilles traînaient à terre; sur deux chaises s'arrondissait un costume de baigneuse, raidi de sel. Mais, la colère du ciel très rapidement s'apaisa; sous l'escorte d'une éclaircie blanchie de lune nous reprîmes le chemin de la ville; en l'atmosphère allégée comme en nos coeurs confiants ne flottait plus aucune angoise. Et sans doute parce que nous jouissions pleinement de la douce rançon des orages traversés en com-

Suite a la page 6

CHIQUEZ
le tabac
MAPLE SUGAR
Toujours exquis et pur
Manufacturé par la
Rock City Tobacco Co.
Quebec Montreal

"CuirChrome"

Voici les trois mérites supérieurs que nous réclamons pour notre cuir "Chrome" pour harnais, et que nous garantissons:

Force et souplesse. — Ce cuir est garanti être deux fois plus fort que le meilleur cuir traité au tanin et aussi souple; de plus il ne se feudille pas et ne se déchire pas aux boucles.

Imperméabilité.—C'est la seule sorte de cuir qui résiste le plus efficacement aux trois éléments qui affectent le plus le cuir: l'eau, le gel et la chaleur. Pour le service à l'extérieur il est insurpassable.

Durée. — Cette qualité est la conséquence de celles qui précèdent. Il durera plus longtemps que n'importe quel autre cuir dans la proportion de 3 à 1.

C'est le meilleur cuir existant aujourd'hui, et ce fait peut être prouvé en en faisant l'essai.

Cela vous sera avantageux de l'expérimenter. Economique. Fabriqué à Edmonton. Article de confiance.

Great Northern Tannery
LIMITED
EDMONTON, ALBERTA

TELEPHONE 1747.
JACKSON BROS.
Joalliers et Horlogers experts.
Jasper E., Edmonton, Alta.
Nous emettons des licences de mariages.
La plus ancienne maison d'Alberta.

WESTERN COMMERCIAL CO., Ltd.
Successeurs de EDMONTON WINE & SPIRIT CO.
VINS, SPIRITUEUX ET CIGARES EN GROS
Nous avons un assortiment important de vins et de liqueurs français

N.B. --- Bien que changeant de raison sociale cette compagnie demeure composée des mêmes personnes et la direction ne change pas. Les clients seront toujours l'objet d'une attention spéciale.

On demande des jeunes gens désirant apprendre le métier de barbier
Cours complet en trois semaines, tarif spécial pour les dix premiers Canadiens-français qui voudront apprendre le métier.
Au sortir du cours nos élèves gagnent de $18 à $35 par semaine
Envoi gratuit du catalogue. Ecrivez aujourd'hui même.
COLLEGE MOLER, 309 Avenue Namayo, Edmonton
Nous avons un instructeur parlant français.

Cet
espace
était retenu
pour annoncer
les tabacs canadiens
Naturels (Purs) Hachés
Quesnel de Choix--Parfum
d'Italie Rouge -- Quesnel
de
La Cie de Tabac du Co Montcalm
St Esprit, P.Q.
Mais ils sont si bien connus
qu'il n'est pas nécessaire
de les annoncer. En
avez--vous déjà
fumé? Essayez
les.

Les Employées

L A lutte pour la vie devient de plus en plus dure pour les employées dans toutes les branches de l'activité humaine. Le travail de bureau aussi bien que le travail en manufacture exige chaque jour une dépense de forces et d'énergie que ne suffit pas à compenser l'alimentation ordinaire et il faut de toute nécessité recourir aux toniques actifs comme le

Vin St. Michel
Le plus puissant des Toniques et des Reconstituants.

Il régénère le sang, soutient le système nerveux, tonifie l'organisme, fortifie la constitution et permet à la femme ou à la jeune fille qui travaille de résister au surmenage de chaque jour et de conserver leur santé.

Le Vin St. Michel se prend à la dose d'un verre à vin avant les repas et chaque fois que le besoin s'en fait sentir.

EN VENTE PARTOUT.

BOIVIN, WILSON & CIE., Limitée, Seuls Agents,
520 rue St. Paul, Montréal.
EASTERN DRUG CO., BOSTON, MASS. (Agents pour les Etats-Unis).

VIN ST MICHEL
Anno MDCLXI Christi inven

Grande
Liquidation
chez Lyons

Nous liquidons a prix reduits un assortiment considérable de complets, pardessus, imperméables, sous-vetements chapeaux, souliers, etc., etc.

Complets pour hommes prets a porter Prix rég $20.00 a $25.00
Prix de Liquidation $12.50

Nos complets A. B. Kirschbaum sont insurpassables sous le rapport de la qualité. Bretelles "President" Prix rég. 50c.
Prix Spécial 25c.

Combinaisons pour l'été Prix rég. $1.50
Prix Spécial 95c.

Chaussettes de coton Prix rég. 15c.
Prix Spécial 5c.

Profitez de cette Liquidation sensationnelle pour remonter votre garde-robe a peu de frais.

LYONS
TAILORING & SHOE CO.

HOTEL SAVOY
Emile BOURASSA et Gus BOURASSA,
Propriétaires

Plan américain

Cet hotel est l'un des plus modernes d'Edmonton; toutes les chambres sont chauffées a la vapeur et éclairées a l'électricité, avec bains.

$1.50 a $2.00 par jour

Taux spéciaux a la semaine

Cuisine excellente --:-- Service parfait

412 Avenue Kinistino Telephone 2463
EDMONTON, ALTA.



Chemin de fer Grand Tronc Pacifique

Inauguration de nouveaux services

Vers l'Est

A partir du vendredi 6 juin 1913 un nouveau train partira de Winnipeg et fera correspondance avec les bateaux de la Cie Northern Navigation allant de Fort William à Sarnia, Ontario, où un train spécial du Grand Tronc attendra les passagers pour les transporter directement à Toronto et autres points d'Ontario. Ce service sera tri-hebdomadaire, les trains partant de Winnipeg chaque mardi, jeudi et samedi.

Vers l'Ouest

Un train partira de Fort William le 9 juin et tous les lundi, mercredi et vendredi par la suite assurant un service direct pour Edmonton depuis Toronto, par les lacs.

Wagon-lits directs depuis Edmonton jusqu'a Fort William

Nous publions le premier horaire d'un service direct de trains d'Edmonton à Fort William par le Grand Tronc. L'établissement de ce nouveau service marque une nouvelle époque dans l'histoire du développement des chemins de fer au Canada.

La veritable route d'ete pour se rendre dans l'Est

CONFORT, FRAICHEUR, COMMODITÉ

Lumière électrique, ventilateurs dans les wagon-lits, restaurants et salons. Trains toujours à l'heure, voie frrée de premier ordre. Cuisine absolument exquise.

Lits à bord des trains et des bateaux retenus à Edmonton.

Les trains arrivent à l'embarcadère des bateaux.

Service courtois et discret.

Tous les renseignements au sujet de ce nouveau service seront gracieusement fournis par

J. F. PHILP
Agent des Voyageurs
Téléphone 4057 153 Ave. Jasper E

Discours de Mgr l'Archeveque d'Edmonton

Mesdames et Messieurs,

C'est certainement un plaisir que j'éprouve et que j'apprécie grandement d'être invité à vous adresser la parole ce soir devant une si brillante assemblée.

On a déjà souhaité la bienvenue à quelques uns des visiteurs et je crois me faire l'interprète de vous tous en disant un mot de bon accueil à Mr. H. Bourassa, ce pieux défenseur de la cause catholique et française. Aussi un mot du coeur, un mot d'affection à un représentant du parler français de Québec qui a bien voulu nous honorer de sa présence et aussi à un représentant de la vieille France, qui sait conserver le prestige du parler français et de la foi chrétienne.

Ayant de vous adresser la parole ce soir je crois qu'il serait peut-être intéressant pour quelques uns d'entre vous de savoir ce qui a été fait dans le passé pour protéger et propager aussi le développement de l'influence de la langue française. La convention s'ouvre. Il y a devant un avenir, un avenir dont nous ne pouvons sonder les profondeurs. Il y a un passé qui n'est pas très loin, il se borne à quelques années. Mais déjà cependant on a fait quelque travail dans le passé pour la protection de la langue française. On avait attaqué deux questions surtout, la question si importante de la colonisation, la colonisation n'a pas été oubliée, et dès le commencement les missionnaires qui sont dans le pays, prêtres séculiers, d'abord, et Oblats de Marie Immaculée ensuite, se sont occupés de la colonisation, ont fondé de bonnes paroisses chrétiennes. Dès l'année 1859 une école française fut ouverte au Lac Ste. Anne; ce fut la première mission catholique, cette mission se trouvait à 45 milles d'Edmonton. Il fallait du courage à cette époque là pour affronter tous les périls et les privations. Il fallait décider des congrégations religieuses à venir ouvrir des institutions. Mgr. Taché et Mgr. Grandin furent les premiers à inviter les révérendes Soeurs Grises de Montréal, qui répondirent courageusement à l'appel. Il était difficile d'exposer les choses telles qu'elles étaient mais Mgr. Taché expliqua la situation sous son aspect réel et malgré tout les Bonnes Soeurs ne reculèrent pas devant la tâche qui s'imposait à elles. Il leur demanda d'envoyer quelque membres de la communauté leur montrant les privations et les difficultés auxquelles elles seraient exposées. La supérieure répondit d'une manière toute simple, qui n'était rien moins que de l'héroisme, elle répondit: "Si les révérends pères missionnaires peuvent accepter ces sacrifices et se soumettre à ces privations, mes religieuses feront de même, et tant qu'il y aura un peu de nourriture je suis certaine que les missionnaires partageront avec mes soeurs."

Les soeurs arrivèrent en 1859 et ouvrirent une école catholique au Lac Ste. Anne et elles furent pendant plusieurs années seules à la tâche. Quelque temps après Monseigneur s'adressa à une jeune communauté, "Les Fidèles Compagnes de Jésus." Il exposa les privations de ce pays, les souffrances auxquelles elles seraient exposées. La révérende mère Petit, alors supérieure générale de cette communauté, lui répondit: "Vous demandez un sacrifice, nous le ferons." Et elles vinrent, les Fidèles Compagnes de Jésus dans ce pays." C'est encore une congrégation française, elle est Bretonne, elle est née en Bretagne; son noviciat est placé au coeur du sanctuaire de Ste. Anne d'Auray.

Ces soeurs arrivèrent en 1884, elles ouvrirent alors 2 écoles, une à Prince Albert, ou elles enseignaient le français et l'anglais, et l'autre à St. Laurent, dans la Saskatchewan ou elles enseignaient le français uniquement. Elles eurent à souffrir tous les dangers et les soucis de la rébellion, insurrection des métis en 1885, et leur vie fut plusieurs jours dans un sérieux danger sur les bords de la Saskatchewan à St. Laurent. Ce fut après cette insurrection qu'elles virent s'établir à St. Albert.

Voila 28 ans qu'elles ont donné de leur zèle et de leur dévoûment à la cause de l'éducation des enfants dans ce pays, et je suis par conséquent heureux de faire une déclaration solennelle se coir, de reconnaitre le mérite que ces soeurs ont à notre reconnaissance en ce jour.

En 1891 se sont les soeurs de l'Assomption de Nicolet qui vinrent répondre à notre appel. En 1893 se sont les Soeurs Grises de Nicolet, en 1898, se sont les Soeurs de la Providence de Montréal, et en 1902, Les Filles de la Sagesse de St. Laurent en Vendée, 1910, Soeurs de la Charité d'Evron, Mayenne, 1912 Soeurs de la Charité de St. Louis, 1912 les Ursulines. Cela fait dix autres communautés toutes françaises pour s'occuper de l'education. Sur les 40 communautés de religieuses qu'il y a dans ce diocèse, il y en a 13 qui s'occupent de l'enseignement du français, deux seulement enseignent l'anglais, une ruthène s'occupe d'éducation aussi. Dans ces conditions il n'y a pas à craindre que les sympathies n'aillent pas du coté de la langue française. On a bien pourvu à l'éducation des filles. Je ferai remarquer d'abord que ces communautés s'occupent de l'instruction dans les écoles publiques ou séparées pour garçons et filles, quand il s'agit de l'école du jour. Pour les pensionnaires il y a plusieurs de ces sociétés qui acceptent des garçons comme des filles. Les Filles de Jésus depuis 1912 acceptent les garçons aussi bien que les filles. Les Filles de la Sagesse et les Soeurs de la Charité d'Evron acceptent les garcons et des filles. Trois autres communautés, des Soeurs de la Charité de St. Louis et les franciscaines, et une autre communauté de Montréal, dès qu'elles ouvriront leur couvent feront la même chose. Ceci concerne l'enseignement des filles; voyons maintenant ce qui a été fait pour les jeunes gens.

Nous espérons être en mesure de pouvoir publier la deuxième partie du discours de Mgr l'Archevèque dans un prochain numéro.

Discours de M. le curé Normandeau

M. le Président,

Mesdames et Messieurs:

Invité à la dernière minute à porter la parole sur le sujet le plus important de cette convention, qui est la Colonisation, je suis encore à me demander comment il se fait qu'un tel honneur et une telle tâche me soient dévolus; et vous devez être encore bien plus étonnés de me voir sur cette estrade dans le but de vous faire un discours sur la colonisation. Soyez cependant sans inquiétude, je ne vous ferai ni un discours, ni une conférence, je veux tout simplement m'entretenir avec vous de la question vitale par excellence qui a commencé avec le pays, qui a grandi avec lui et qui doit évoluer proportionnellement avec ce dernier. Il suffira de jeter un coup-d'oeil sur le passé, et de faire notre examen de conscience sur le présent pour nous convaicre de l'importance et de la grandeur de la cause de la colonisation française et catholique dans ce pays.

La Colonisation dans le Passé

Bien avant que des agents officiels et salariés prissent charge de la colonisation catholique française, il y a toujours eu depuis le commencement de la colonie des gens au coeur large et généreux qui ont cherché par tous les moyens à faire partager cette immense et riche contrée à des compatriotes. Par contre, s'ils n'ont pas toujours réussi dans leur généreux dessein il faut bien l'avouer aussi, n'est-ce pas du en grande partie à l'égoisme d'un certain nombre, traiteurs, commerçants, etc., à l'étroitesse de vue et au manque de jugement d'une certaine classe de personnes qui, par leur rang et leur position, auraient dû ouvrir plus grands leurs yeux et surtout leurs bras aux compatriotes anxieux de venir se tailler un domaine pour eux et leur famille. Mais laissons à chacun sa part de responsabilité et passons.

Il y a quelques 20 ans passés feu l'abbé J. B. Morin dirigeait vers ces plaines alors inhospitalières les premiers contingents de familles aussi courageuses que chrétiennes au prix de sacrifices inouis et cela pendant au delà de dix ans. C'était le grain de seneve qui devait plus tard devenir un grand arbre. Une fois l'abbé Morin disparu, il y eut un moment d'accalmie qui dura près de cinq années pendant lesquelles la charge si importante de la colonisation ne fit que changer de titulaires. Ce que voyant un jeune prêtre aussi zélé que patriote, renonça à sa cure pour assumer la lourde tâche alors de fonder, non pas quelques foyers épars, quelques mission perdues dans l'immense ouest Canadien, mais des foyers sans nombre et des paroisses vivantes de foi et de patriotisme, j'ai nommé M. l'abbé Ouellette, organisateur de la présente convention. Je me dispenserai de dire comment le succès a couronné ses efforts, les oeuvres sont là qui parlent toutes seules. Pour les continuer ces mêmes oeuvres et les parfaire, nous avons depuis un an environ les Révérends MM. Elhier et Père Giroux, qui rivalisent de zéle et de dévouement pour coloniser les districts qui leur sont assignés.

Maintenant, mesdames et messieurs, avant de tirer le voile sur le passé, il est de notre devoir de remercier du fond du coeur ces apôtres de la colonisation pour leur dévouement qui a toujours été à l'égal de la grande et noble cause qu'ils avaient à coeur, la colonisation catholique et française de ce beau pays.

Passons au second point et faisons un examen succinct, mais réel de ce qui se passe actuellement.

Tous vous avez applaudi au mouvement patriotique de l'an dernier, tous vous avez apporté votre concours au Congrès de langue française qui a remué l'âme et le coeur de tous les patriotes catholiques et français de l'Atlantique au Pacifique. Aujourd'hui, mesdames et messieurs, il s'agit de voir où nous en sommes avec nous-mêmes en rapport avec la colonisation.

Comme résultat pratique du Congrès de langue française de l'an dernier, un bureau de renseignements depuis longtemps désiré et médité ouvrait ses portes toutes larges et gratuitement aux nouveaux venus en quête d'informations et de direction dans le choix d'un home meilleur. Il portait le nom de "Société de Colonisation d'Alberta." Ce bureau franchira bientôt l'écueil dangereux de l'anniversaire et le naufrage financier si fréquent dans les oeuvres de dévouement a été vigoureusement évité, grâce à l'appui généreux et désintéressé de compatriotes qui ont compris la nécessité de soutenir un bureau autrement que par des voeux de longue vie. Son organisation si bien dirigée n'inspire aucune crainte pour l'avenir et nous croyons ne pas être faux prophètes en disant que le Bureau de Colonisation d'Alberta est établi à demeure à Edmonton.

Le programme tracé au mois d'août dernier était difficile à suivre, surtout dans une oeuvre de début qui subit les attaques intéressées des opportunistes. Mais, grâce à Dieu et au zèle intelligent des directeurs ce bureau a rendu d'inappréciables services à la cause qui nous intéresse: d'ailleurs le rapport est là qui fait foi de tout. Ce programme restera le même en substance et à mon humble avis, il n'y a aucune raison de le changer. Ce bureau, mesdames et messieurs, a reçu des adhésions honorables et encourageantes de l'épiscopat, des membres du clergé, des professions libérales, à vrai dire de toutes les classes de l'activité humaine. Si la chose n'a pas été criée sur tous les toits, c'est sans doute parce que ces messieurs ont cru au mérite de la cause pour laquelle on s'est dévoué plus qu'à la valeur d'un simple bureau. Ce bureau n'est pas parfait peut-être, il est permis d'en douter, il peut y avoir des lacunes, c'est dans ce but que nous sommes ici réunis et que demain surtout nous devrons aviser.

Mais est-ce tout ou est-ce suffisant d'avoir un bureau organisé qu'on est obligé de faire vivre? Non, mesdames et messieurs, il manque à cet arbre qui grandit les racines qui doivent lui apporter la vie intense qui lui permettront de rapporter des fruits abondants et rémunérateurs pour tous. Or pour cela il faut la coopération des différents cercles au bureau principal. Cette coopération jusqu'à aujourd'hui n'a été que partielle.

Cependant, il y a quelques années passées déjà, aux réunions ou conventions de la Saint Jean Baptiste, qui était la seule organisation nationale d'alors, on ne manquait pas de passer des résolutions à l'effet de préparer dans chaque localité des listes des terrains disponibles et les faire parvenir à l'agent de colonisation afin de le guider dans la direction des colons. Qu'en a-t-il été fait? Mieux vaut ne pas y répondre, car à peine deux prêtres et un laïque peut-être remplirent-ils ce devoir qui s'imposait alors autant, sinon plus qu'aujourd'hui.

L'an dernier, au comité de colonisation, de la première de ces conventions on adopta les mêmes résolutions sous une autre forme. Qu'en a-t-il été fait? Combien de listes ont-elles été préparées et envoyées au bureau principal? Combien de patriotes en demeure de fournir les renseignements voulus aux nouveaux colons peuvent nous exhiber une liste des terrains disponibles, avec prix et conditions de vente, descriptions des améliorations, batisses érigées, etc. Combien ont répondu à l'appel? La réponse de l'Evangile est toujours vraie: 'Beaucoup d'appelés, peu d'élus." D'ailleurs le bureau principal nous le fera sans doute connaitre.

Avis donc aux différents cercles de se rappeler cette résolution si importante, nécessaire, je dirai au bon fonctionnement du bureau principal et de faire un examen minutieux des rapports avec le bureau chef. Voilà pour ce qui concerne le bureau et ses rapports avec les différentes succursales.

Quelles sont les causes de cette apathie et de cette négligence impardonnable en face d'un devoir si imminent? Toujours la même réponse, notre défaut national, la jalousie. Et voici comment dans la vie réelle:

1. Chacun travail pour son clocher, pour sa paroisse, pour son arrondissement, la chose est toute naturelle et très raisonnable; mais on ne doit pas voler ou détruire son voisin pour tout cela, c'est-à-dire qu'un clocher ne doit pas nuire à l'autre encore moins disparaitre pour faire place a un autre; rappelons-nous toujours que nous sommes solidaires et que le succès de l'un doit faire la joie et le bonheur de l'autre et non pas nuire à l'autre encore moins une généreuse et fraternelle rivalité. Pourquoi toujours chercher à se décrier, à se jalouser entre frères, à se nuire et partant à compromettre notre propre cause et l'exposer à un insuccès à un fiasco?

2. Notre zèle ne doit pas être intempestif, notre patriotisme ne doit pas être aveugle, je veux dire que l'un et l'autre ne doit pas être purement local, doit être provincial, dirai-je: c'est-à-dire que au dessus de l'intérêt de sa place on doit faire passer l'intérêt général. Je précise d'avantage par un exemple: quand un colon arrive en quête d'information ou de placement, pourquoi chercher à le subordonner, à l'influencer, à faire même une pression sur lui afin de l'amener à votre but, à vos désirs qui ne sont pas et ne seront peut-être jamais les siens?

Je veux croire cependant que les renseignements que l'on donne aux nouveaux colons sont justes et désintéressés, le contraire serait un crime de lèse-nation, lèse-fraternité, lèse-justice.

Donc au nom de la plus sacrée de toutes les causes, laissons liberté pleine et entière aux nouveaux venus, que s'ils ne trouvent pas ce qu'ils désirent à tel endroit, qu'ils aillent ailleurs, ils trouveront peut-être la terre promise: notre pays est assez vaste, assez riche, assez diversifié pour satisfaire qui que se soit, du moment qu'il a les renseignements voulus. Ne perdons jamais de vue qu'un colon satisfait en vaut dix qui ne le sont qu'à demi et cent qui ne le sont pas à cause de renseignements intéressés.

C'est le moment de se rappeler les paroles de ceux de nos plus grands patriotes canadiens-français: le dévoué apôtre du nord de Montréal, Mgr. Labelle "Emparons-nous du sol" ... et l'hon.

Fin à la page 8

DEUXIEME CONVENTION ANNUELLE D'ALBERTA

Suite

joie et de fierté; l'une de ces constatations est d'avoir retrouvé au Canada une vitalité aussi intense de l'idée Française et un tel amour pour la vieille France; mais cependant il lui a semblé que l'on entretenait parfois des croyances erronées de décadence, croyances basées sur une confusion regrettable entre la France officielle et l'autre, la vraie, la grande, la toujours noble France du Terroir! Aux applaudissements de tout l'auditoire, Mr. d'Aubigny fait un tableau fidèle et saisissant de la France demeurée envers et contre tous la fille ainée de l'Eglise. Il représente le rôle important joué par la France dans le monde des arts et des lettres. Si le monde, depuis quelques années, semble plongé dans une ombre sans cesse horrifiée par le spectre de la guerre, c'est que la France s'est laissée surprendre par un régime parlementaire qui est l'expression d'une minorité sectaire.

Cependant on constate un revirement d'opinion considérable. M. Poincaré, président de la République Française, et ses amis se sont ralliés à la représentation proportionnelle et lorsque celle-ci sera adoptée, ce qui ne fait de doute pour personne, la majorité parlementaire sera déplacée et nous assisterons au rappel de toutes les lois de vexation sectaire, la France redeviendra la puissance grande et forte, pays de liberté et d'idéal, qui précédera les nations dans la voie du progrès sous toutes ses formes.

M. d'Aubigny déclare que la France veut sincèrement la paix, mais qu'elle ne reculera pas devant la guerre si on l'y accule; pour cela elle se prépare à renforcer son armée par le rétablissement de la loi du service de trois ans.

L'orateur a une magnifique envolée lorsqu'il prend la défense de la belle et saine littérature française, oeuvre des Lamy, des Bazin, des Bourget, etc. Zola et les écrivains de son école sont beaucoup plus connus en Amérique qu'en France; un fait frappant est que l'oeuvre de Zola a eu plus d'éditions en Anglais qu'en Français!

Le Canada, déclare M. d'Aubigny, pourrait faire beaucoup pour la France en favorisant la venue d'hommes politiques et de littérateurs français; ces visiteurs puiseraient ici des enseignements sérieux qu'ils seraient tentés, à leur retour en France, de mettre en pratique.

M le baron d'Aubigny termine son remarquable discours, que nous espérons pouvoir publier en son entier, en proposant que la convention envoie à M. Etienne Lamy un message de souvenir fidèle et respectueux.

Cette proposition est adoptée avec enthousiasme par toutes les personnes présentes.

Lorsque M. d'Aubigny reprend son siège il est acclamé pendant plusieurs minutes, et le président le remercie chaleureusement, au nom de tous, pour l'intéressant discours qu'il vient de prononcer.

Le R.P. Hudon

Le discours de l'orateur suivant, qui est le R.P. Hudon, supérieur du Collège des Jésuites, porte sur l'enseignement du français dans cette province; ce discours est trop important par les considérations de tous genres qu'il entraine pour que nous entreprenions de le résumer ici. Nous le publierons in-extenso aussi tôt que possible et nous invitons tous ceux qui s'intéressent à la question de l'enseignement du français à le lire attentivement.

Cette deuxième séance se termina par la "Marseillaise," "Vive la Canadienne," et "Dieu Sauve le Roi."

La Soirée Bourassa

La troisième et dernière séance publique de la convention de 1913 fut ouverte par M. C. H. Bélanger, président du comité organisateur, qui annonça le résultat des élections des nouveaux membres du bureau de la Société du Parler Français d'Alberta pour l'année 1913-1914 Nous publions dans une autre colonne la liste des nouveaux officiers.

Aussitôt après la proclamation des élus, ceux-ci prennent place sur l'estrade, aux côtés de MM. Henri Bourassa et Amédée Denault.

Le nouveau président, M. Wilfrid Gariépy, prend alors la parole pour remercier les membres de la société de l'honneur qu'il lui ont fait en le choisissant comme président.

L'orateur prononce une vibrante allocution dans laquelle il parle de l'oeuvre qu'auront à remplir les nouveaux membres du comité exécutif de la société; puis il fait l'éloge de M. Henri Bourassa et le remercie au nom de tous les Canadiens de langue française d'Alberta d'avoir bien voulu accepter l'invitation que lui a adressée le comité organisateur. M. W. Gariépy parle de la noblesse des sentiments patriotiques de M Bourassa et il déclare que c'est avec une joie profonde que l'auditoire entendra M. Bourassa parler avec son incomparable talent des droits et des devoirs des Canadiens d'origine française.

Discours de M. Henri Bourassa

Lorsque M. Henri Bourassa se lève pour prendre la parole un véritable tonnerre d'applaudissements éclate dans la salle; pendant plusieurs minutes c'est une ovation ininterrompue qui s'adresse au patriote intégral, sans égard aux partis politiques auxquels ont puisse appartenir.

Enfin le silence étant obtenu, M. Bourassa prend la parole. Il remercie tout d'abord le président de sa flatteuse présentation puis, entrant dans le vif de son sujet, il explique pourquoi il fut pendant de longues années opposé à l'émigration canadienne-française vers l'ouest; depuis il a compris l'inanité de ses craintes de voir nos compatriotes submergés dans des centres cosmopolites; l'effort fait par les colons français pour créer des centres bien à eux dans l'ouest a été admirable, sa réussite complète rend désormais possible de faire venir dans les prairies ceux de nos compatriotes qui, pour une cause quelconque, doivent quitter la province ancestrale. M. Bourassa déclare que, bien que nous devons désirer sans cesse l'accroissement de l'élément français dans la province de Québec, il préfère que les nôtres habitent les riches prairies de l'ouest, où ils fondent des foyers heureux, plutôt que de s'entasser dans les habitations malsaines des faubourgs de Montréal, ou de demeurer les esclaves des manufacturiers de la Nouvelle-Angleterre.

M. Henri Bourassa aborde ensuite la question des droits de la langue française au Canada, question qu'il traite avec son éloquence enflammée.

Avons-nous le droit de parler le français au Canada ou est-ce une faveur que l'on nous concède? Les vrais fondateurs du Canada sont des francais et étant dans ce pays deux siècles avant tout autre peuple ils ont acquis de ce fait à la langue française des droits imprescriptibles. L'Angleterre reconnut d'ailleurs ces droits au moment de la conquête et plus d'un siècle plus tard cette reconnaissance était ratifiée par Sir John A. MacDonald.

Il ne tient qu'à nous de revendiquer ces droits, mais il ne faut pas le faire avec crainte et humilité; il faut demander hautement, fièrement ce qui nous est dû. L'Anglais aime que l'on soit fier et il ne respecte que les énergiques et les forts.

Puis il faut s'adresser au coeur de l'anglais; l'anglais est un sentimental; il faut lui faire comprendre que dans ce pays les Canadiens-français l'ont indiscutablement précédé, et que les droits à la langue et au culte sont des droits constitutionnels autant que de sa part un devoir sacré d'équité et de loyauté. Il faut leur faire comprendre que le français est la langue de l'intellectualité la plus haute, la langue que tout anglais instruit doit connaître, la langue qui sert d'intermédiaire entre les peuples sud-américains et nord-américains, la langue, enfin, qui, à cause de sa clarté, de sa précision, de son expression des moindres nuances, a mérité de rester la langue diplomatique internationale.

La France a joué et joue encore, dans le monde moderne, le rôle que la Grèce joua dans l'antiquité. Les Etats-Unis s'en rendent bien compte: ils vont y chercher leurs notions sur la littérature, sur la statuaire, sur la peinture, etc.

Quand le Canada—cela viendra—sera devenu une nation riche, peuplée, prospère, il sentira le besoin d'une intellectualité plus haute et, alors, c'est vers la France, vers le parler et les arts français, qu'il se tournera lui-aussi.

Lorsque M. Bourassa se rassied après avoir terminé son admirable discours, la foule l'acclame éperdument; on applaudit, on crie Vive Bourassa! C'est pendant plusieurs minutes une ovation émouvante, puis l'orchestre joue "O Canada," dont la foule répète les strophes avec un débordement d'enthousiasme. Ainsi se termine la deuxième convention d'Alberta.

A la sortie de la salle, M. Henri Bourassa est très entouré; des centaines de spectateurs veulent lui serrer la main et le remercier aussi des minutes inoubliables qu'il leur a procurées.

LA GRAND'MESSE

La Grand' Messe de la convention célébrée mercredi matin, à l'église St. Joachim, par Sa Grandeur Mgr. Legal, Archevêque d'Edmonton, a été l'une des cérémonies religieuses les plus émouvantes auxquelles il nous ait été encore donné d'assister.

Des fidèles nombreux, portant l'insigne tricolore de la convention, se pressaient dans la nef trop exigue.

Il y eut une minute particulièrement émotionnante, ce fut à l'Introibo lorsque le choeur chanta "O Canada," l'ampleur grave de cet hymne au Canada catholique convient à merveille à la paix sacrée du sanctuaire, nous sommes certain de nous faire l'interprète de tous les fidèles en remerciant le clergé paroissial d'avoir permis aux nôtres d'associer aussi délicatement leur foi patriotique à leur foi religieuse.

Le choeur rendit en un style excellent l'admirable messe de Wegand, le "Sanctus" seul était emprunté à la "Messe Brève" de Gounod.

Nous devons une mention spéciale à Melles Humbert et Coupez, ainsi qu'à MM. Humbert, Léclair, et Dr. Sabourin, solistes.

A l'élévation, Melle Humbert, M. Humbert et le Dr. Sabourin chantèrent le "Jesu Dei Vive," de Verdi. Les orgues étaient tenues de façon magistrale par M. Pépin.

Le R. P. Gabourit prononça un magnifique sermon, dont le souvenir demeurera précis chez tous ceux qui l'entendirent.

Le R. P. Gabourit félicita tout d'abord les membres de la convention d'avoir songé, en assistant nombreux à cette messe, à se mettre sous l'égide de l'Eglise pour que l'Eglise bénisse leurs travaux.

Il insista sur la nécessité, pour les congressistes, d'accentuer dans l'avenir le caractère pratique de leur oeuvre et de ne point s'en tenir seulement à de pompeuses résolutions vite oubliées, puis il fait l'éloge de la langue française; elle nous est plus sacrée encore que le sol de la patrie. L'exemple de la Pologne qui a préféré abandonner sa suzeraineté sur son sol plutôt que l'usage de sa langue en est une preuve frappante.

Notre langue est chaude et vibrante; elle est aussi profondément douce et souple: seule elle peut, dans la bouche des mères, porter les principes les plus essentiels de l'éducation jusqu'au coeur des enfants, et c'est pour cela que l'influence de la langue dans la famille est immense. Cette influence ne se fait pas moins sentir au point de vue patrie. Le Canada ne sera grand, au tant que l'on considère plus spécialement les destinées de ceux qui, les premiers, le colonisèrent, que s'il reste fidèle à la langue et aux traditions françaises. Et malgré quelques défaillances passagères, c'est de la France que le Canada doit bien tirer ses plus précieux enseignements. Car la France fut de tous temps la première parmi tous les peuples, la semeuse-féconde d'idées généreuses, la gardienne des plus nobles traditions littéraires et artistiques. La fois, elle aussi, demande que nous parlions en français. La France n'est elle pas la fille ainée de l'église? Et d'autre part Dieu ne s'est-il pas exprimé en Français par la bouche de la Bienheureuse Marguerite Marie Alacocque. Au reste comme le remarquait un pasteur anglican: C'est peine perdue que de prêcher le protestantisme aux Canadiens français, car la langue du protestantisme est étrangère.

C'est donc bien de Dieu que sont venus à cette langue les attributs de pérennité qui lui assureront de plus en plus, dans l'avenir, un role immense et mondial. Dieu l'a ainsi voulu; et aujourd'hui encore à propos de cette convention, les Canadiens-français d'Alberta peuvent s'écrier comme Saint-Bernard, "Dieu le veut."

LES TRAVAUX DE LA CONVENTION

Comité de l'Instruction Publique

Le Révérend, Père Hudon, directeur du nouveau collège des Jésuites à Edmonton, a soumis au Comité de l'Instruction Publique une liste de livres classiques pour les écoles d'Alberta; cette liste a été adoptée. Nous la publierons dans un prochain numéro.

Le Comité adopte le principe de l'établissement d'un cours de français d'une durée de deux ans dans les écoles.

Le comité propose également à la convention que des démarches soient faites, auprès du gouvernement d'Alberta, pour que les diplômes des écoles normales de la province de Québec, sous le contrôle du surintendant de l'instruction publique soient reconnus valides dans la province d'Alberta.

On vient de commencer à Vancouver, le pose du plus long cable téléphonique sous-marin du monde. Ce cable reliera Vancouver à l'île New Castle.

* * *

Une dépêche de Tanger indique qu'une colonne française commandée par le Colonel Mangin, a été attaquée par les marocains. Les français ont eu 61 tués et 109 blessés.

CHRONIQUE LOCALE

Mlle. B. Gariépy est partie la semaine dernière par le G.T.P. pour Winnipeg, où elle doit rendre visite à des anciennes amies de couvent.

M. et Mme. J. H. Gariépy iront la rejoindre dans quelques semaines et, de là, tous trois se rendront en province de Québec, où ils feront un séjour de deux à trois mois.

M. O. Gingras, de Laurierville, Comté de Mégantic, est en voyage dans l'ouest.

M. Amédée Denault, délégué de Québec à la convention d'Alberta, était accompagné de M. Ernest Bilodeau, ancien employé au bureau de la Banque Nationale à Paris. M. Bilodeau a l'intention de séjourner pendant quelque temps parmi nous.

Nous apprenons que la compagnie "Oliver Typewriter, Ltd." vient d'ouvrir à Edmonton une agence pour ses excellentes machines à écrire; cette agence est située dans l'édifice de la Banque Molson, elle est sous la direction de M. Félix Coln, fils, qui depuis longtemps remplissait les fonctions de voyageur pour la même compagnie.

M. Léger Roy, délégué de Chauvin à la convention d'Alberta, est reparti cette semaine pour Chauvin.

M. et Mme. J. L. Coté font part de la naissance d'un fils.

M. Z. Guilbeault, de Providence, R.I., est de passage à Edmonton. M. Guilbeault possède des intérêts immobiliers considérables à Edmonton; il se déclare fort satisfait des progrès accomplis depuis son dernier passage dans notre ville, l'an dernier.

Un intéressant concert-promenade aura lieu lundi prochain, 23 juin, dans les jardins de l'hôpital de la Miséricorde, Douzième rue.
Ce concert sera donné au profit des petits enfants de la crèche. D'excellents rafraichissements seront servis. L'après-midi sera spécialement consacré aux enfants.

A LIRE

"Bon sang ne peut mentir" par le R.P. Denis, o.f.m.

C'est un petit roman Canadien. Il nous reporte aux temps héroïque de la nouvelle France. Nous y revivons les heures terribles du massacre de Lachine. Nous y suivons avec un intérêt toujours croissant le jeune héros de quinze ans Pierre Rollais, qui se met à la poursuite des Iroquois pour leur arracher leur proie, sa soeur adoptive, Antoinette, qu'ils emmènent en captivité. 50 pages.
En vente, au profit des missions du nord-ouest, chez l'auteur, R.P. Denis o.f.m., St. Francis Church, North Edmonton.

M. Pierre Lacombe, du lac St-Vincent, était de passage à Edmonton à l'occasion de la convention. M. Lacombe est parti mardi pour Calgary où il doit rendre visite à son oncle, le vénérable Père Lacombe.

SOCIETE DU PARLER FRANCAIS D'ALBERTA

Bureau pour l'année 1913-1914:
Président d'honneur, Hon. P. Ed. Lessard.
1er vice-président d'honneur, R.P. Mérer.
2ème vice-président d'honneur, M. V. Raby.
Président actif, M. W. Gariépy.
Vice-président, M. J. L. Dubuc.
Trésorier, M. Alex. Lefort.
Directeurs, MM. J. L. Coté, Lucien Boudreau, M. Turgeon, C. H. Bélanger, Alex. Michelet, M. Tremblay, A. Robitaille, et A. L. Auger.

RESOLUTIONS ADOPTEES PAR LA CONVENTION

1. Les Canadiens de langue française d'Alberta réunis en convention à Edmonton, félicitent Sa Grandeur Monseigneur Legal de son élévation comme Archevèque d'Edmonton et lui offrent un témoignage de leur filial attachement.

2. Les Canadiens Français d'Edmonton et d'Alberta réunis en leur second congrès envoient à Sa Grandeur Monseigneur Langevin un hommage filial et un souvenir reconnaissant.

3. Les Canadiens - français d'Edmonton et d'Alberta réunis en convention présentent au Révérend Père Carrière, S.J., leurs remerciements pour la fondation d'un collège commercial, classique bilingue avec langue anglaise et française sur pied d'égalité et le félicitent de la nomination du Révérend Père Hudon comme premier recteur.

4. Les Canadiens - français d'Edmonton et d'Alberta, réunis en convention à Edmonton, remercient profondément M. Henri Bourassa d'avoir accepté l'invitation de venir à leur convention, lui en témoignent leur sincère reconnaissance, et l'assurent de leur ferme détermination de profiter des beaux enseignements contenus dans son éloquent discours sur la langue française.

5. Les Canadiens - français d'Edmonton et d'Alberta, remercient le "Devoir" d'avoir délégué à ce congrès son représentant, M. Pelletier, "l'Action Sociale," M. Denault, "le Droit," M. Bilodeau, et en général remercient la presse française de cette province et du pays du concours et de la publicité donnée à ce congrès.

6. Les Canadiens - français d'Edmonton et d'Alberta, réunis en convention remercient le comité permanent du Congrès de Langue Française de leur sympathie et se félicite de l'heureux choix de M. A. Denault pour représenter le comité au milieu de nous.

7. Un télégramme de M. J. A. Caron, rédacteur en chef du "Droit" d'Ottawa, se lit comme suit:

"Le personnel du 'Droit' envoie aux congressistes ses meilleurs souhaits de succès. Nous sommes avec vous de coeur."

Résolu d'envoyer la réponse suivante:

"Les Canadiens-français d'Edmonton et d'Alberta remercient le personnel du journal le "Droit" de ses bons souhaits et formulent en même temps leurs voeux les plus cordiaux d'encouragement dans la vaillante lutte qu'il soutient avec tant d'énergie.

De M. Henri Roy, secr-taire trésorier des Artisans, un télégramme est lu comme suit:

"La Société des Artisans Canadiens-français offre aux délégués de la Société du Parler Français réunis en convention à Edmonton ses voeux sincères de grand succès dans leur oeuvre vraiement patriotique."

Résolu de répondre comme suit:

"Les Canadiens-français d'Edmonton et d'Alberta vous remercient cordialement pour vos sympathies et vos souhaits de succès."

AVIS

Avis est donné par les présentes que le premier jour d'août, à une heure de l'après-midi, à l'école de Legal, No 1738, située à un demi mille au sud du village de Legal, seront offert en vente, aux enchères publiques, conformément aux termes et aux disposition de l'ordonnance des écoles qui prévoit à la vente des immeubles pour arrérages de taxes d'écoles, certains immeubles situés dans le township 57, rang 25, à l'ouest du 4ième méridien, étant partie des terres qui forment l'arrondissement scolaire de Legal No 1738, les détails étant comme suit:

E ½-21-57-25-4, 320 acres. Arrérages de taxes $177.70; frais $8.00.

E ½-16-57-25-4, 320 acres. Arrérages de taxes, $92.90; frais $8.00.

N.E. ¼-26-57-25-4, 160 acres. Arrérages de taxes, $46.45; frais, $4.00.

S.O. ¼-22-57-225-4, 160 acres. Arrérages de taxes, $46.45; frais, $4.00.

S.E. ¼-22-57-25-4, 154 acres. Arrérages de taxes, $44.73; frais, $4.00.

O. ½-11-57-25-4, 320 acres. Arrérages de taxes, $130.42; frais, $8.00.

A moins que les arrérages de taxes et les frais ne soient plus tôt payés, le trésorier procèdera à la vente des immeubles pour taxes le jour et à l'endroit mentionnés plus haut.

JOS. LEMIRE,
Sec.-Trés.

DISCOURS DE M. LE CURE NORMANDEAU

Suite de la page 6

Honoré Mercier, "Cessons nos luttes fratricides, unissons nous."
Oui, unissons nous tous sous le même étendard de la colonisation pratique et patriotique.

3. Mesdames et messieurs, après avoir dénoncé certains abus je ne voudrais pas être le premier à en commettre en abusant plus longtemps de votre patience et de votre bonne volonté à m'entendre. J'énoncerai tout simplement mon dernier point: la colonisation ou l'avenir ou plutôt l'avenir de la colonisation. Que sera-t-il?

C'est à vous, à nous, à tous, d'y répondre; la réponse, nous l'aurions demain au comité de colonisation; nous l'aurons par la suite, dans votre dévouement à cette grande cause qui prime toutes les autres, nous l'aurons tous les jours, par des rapports constants entres les différents cercles et le bureau principal. C'est dans cette union des esprits, des coeurs, les volontés, des forces vi... e trouve le secret de l'avenir de la colonisation catholique et française dans ce beau pays qu'on nomme avec orgueil, l'Alberta.

CHRONIQUE

Suite de la page 4

nuit, nous répétions sans cesse: "Quelle belle tempête! quelle admirable soirée!"

* * *

A la porte de mon aïole, l'auto nous déposa. Et quand au déclin de la nuit nous rentrâmes, les étoiles s'éteignaient une à une sur les souvenirs défunts...

MAGALI.